

Exposé d'introduction au colloque du Service de lutte contre le racisme
6 septembre 2022

Critique du racisme : défis actuels

Kijan Espahangizi

Université de Zurich, Séminaire d'histoire
& Institut Nouvelle Suisse INES
kmespa@gmail.com

Dernier livre publié : Der Migration-Integration-Komplex. Wissenschaft und Politik in einem (Nicht-)Einwanderungsland. 1960-2010 [Le complexe migration-intégration. Science et politique dans un pays d'immigration (ou de non-immigration)] <https://www.wallstein-verlag.de/9783835391482-der-migration-integration-komplex.html>

Merci beaucoup pour l'invitation ! Bon anniversaire au Service de lutte contre le racisme !

C'est un honneur pour moi de pouvoir discuter aujourd'hui avec vous du présent et de l'avenir de la lutte contre le racisme. On m'a demandé de tracer quelques pistes pour la discussion, en partant de la série de podcasts produits à l'occasion de cet anniversaire.

Toutes les personnes qui y ont pris part s'accordaient à dire que, ces dernières années, nous avons beaucoup progressé dans la lutte contre le racisme en Suisse, et ce à bien des égards.

La série montre combien les connaissances sur le sujet sont aujourd'hui largement partagées et assumées. Intitulée « Parlons-en ! », elle donne la parole à 20 spécialistes d'horizons divers et propose une introduction très structurée à l'état des lieux de la critique du racisme aujourd'hui. Même s'il reste beaucoup à faire sur la question du racisme, il est important de constater ce succès, surtout à l'occasion d'un anniversaire en chiffre rond. Ce succès ne

tombe pas du ciel. Il est le fruit d'années de travail de la part de nombreuses personnes, comme vous. Preuve est faite qu'il vaut la peine de s'engager.

Voilà qui est dit. L'objectif du colloque de ce jour est d'aller au-delà du bilan établi dans les podcasts et, en conséquence, de compléter le titre de la série par la question : « Et maintenant ? » Partant de là, ma mission est donc de poursuivre la réflexion d'un point de vue critique. Il y aurait bien sûr encore beaucoup à dire sur les différents thèmes retenus dans les épisodes. Mais aujourd'hui, je souhaite aborder un point dont il n'était pas question dans la série. Je veux parler d'une tache aveugle qui, à mon avis, est tout à fait symptomatique de la critique du racisme actuelle : nous avons beaucoup de mal à aborder ouvertement les tensions, les ambivalences, les contradictions et les développements problématiques qui surgissent dans notre domaine. Je suis pourtant convaincu que ce serait extrêmement important de le faire aujourd'hui. Pourquoi ?

Aujourd'hui, le racisme n'est plus un sujet marginal ; il fait partie intégrante des débats publics. C'est d'un côté utile pour la lutte contre le racisme, car le public est plus réceptif qu'auparavant, ce qui facilite la sensibilisation. Mais d'un autre côté, il ne se passe guère de jour sans que surgisse une controverse sur le sujet. L'antiracisme lui aussi se trouve sous le feu des critiques, accusé d'encourager la culture de l'annulation (*cancel culture*) et la division provoquée par la politique centrée sur la défense de l'identité (ci-après : politique identitaire). Nous sommes certainement d'accord pour dire que l'image de l'antiracisme dépeinte ici est souvent une caricature de ce qu'est vraiment la lutte contre le racisme au quotidien, celle menée par exemple dans les procédures de naturalisation, sur le marché du travail, dans les services d'immigration et d'aide sociale ou dans les centres de conseil pour les victimes du racisme, lesquels sont également présentés dans un épisode du podcast. Et pourtant, nous devrions veiller à ne pas prendre cela trop à la légère. Nous aurions tort de le

considérer comme un faux débat, car il est tout à fait possible de critiquer la logique médiatique qui préside à cette exploitation de l'indignation et de constater en même temps qu'il existe dans l'antiracisme des tendances très problématiques dont nous devons parler. En somme, ma conviction est que la meilleure réponse à la polarisation de l'opinion publique n'est pas de serrer les rangs et de regarder ailleurs, de peur qu'une autocritique fasse le jeu de « la droite dure ». Au contraire, je suis convaincu qu'il faut faire davantage preuve de courage pour aborder de manière critique nos propres taches aveugles et préjugés. Nous avons besoin d'une culture ouverte, propice à la critique et à la controverse, qui puisse servir d'exemple pour parler différemment du racisme, et qui permette ainsi d'attirer davantage de personnes dans la lutte. Permettez-moi un instant de vous présenter ce que j'entends par là. Je vais évoquer quatre tendances qui me semblent problématiques dans le traitement du racisme :

1. Perspective focalisée sur les aspects économiques
2. Verrouillages idéologiques et identitaires
3. Moralisation de la vie quotidienne
4. Effacement de la géopolitique

1) Perspective focalisée sur les aspects économiques

La première est directement en lien avec ce que je viens d'évoquer.

Le débat public sur le racisme a depuis longtemps une composante économique qui conduit structurellement à un rétrécissement du débat. Le racisme est devenu un thème récurrent dans les médias. Cela ne tient pas simplement à une conspiration politique de la « droite dure », mais s'explique par les structures et les dynamiques de l'économie des médias : l'indignation, la polarisation et les images d'ennemis supposés se vendent bien, et

certainement mieux que les conversations nuancées et plus poussées, empreintes de prudence et de tolérance. Par conséquent, les voix critiques à l'égard du racisme qui servent cette logique binaire ont plus de chances de passer dans les médias. Il se trouve toujours un « expert en racisme » pour confirmer qu'il faut considérer comme du racisme, par exemple, que des « Blancs » aient des dreadlocks ou que l'on utilise le mot « Indiens » (dans les livres pour enfants mettant en scène des cow-boys, par exemple). Les spécialistes et les personnes concernées qui feraient volontiers valoir une vision plus nuancée et qui souhaiteraient aussi parler d'autres sujets liés au racisme ne font pas les gros titres de 20 Minutes, BLICK et autres. En clair, les formes d'antiracisme qui présentent les choses en noir et blanc sont tout simplement surreprésentées dans les débats médiatiques. Et c'est fatal : d'une part, cela imprègne de plus en plus la perception de l'antiracisme dans la population en général, et d'autre part cela rejaillit sur l'antiracisme, où l'on voit se renforcer les approches idéologiques. Cette boucle sans fin ne va pas faiblir à l'avenir. C'est pourquoi nous devons en parler.

Déoulant directement de ce qui précède, une autre forme de rétrécissement due à des facteurs économiques est devenue particulièrement évidente dans le sillage du mouvement *Black Lives Matter*. Pourquoi ce mouvement américain a-t-il attiré l'attention du monde entier, y compris en Suisse ? Non pas parce qu'il porterait sur une injustice plus grande que partout ailleurs dans le monde. La raison est plutôt que le racisme envers les Noirs est depuis longtemps devenu un facteur important d'une industrie culturelle américaine qui brasse des milliards de dollars et qui, justement, façonne de plus en plus fortement nos affects. Sans Jay Z, Beyonce et compagnie, le succès de *Black Lives Matter* serait tout simplement inexplicable. Cela ne le rend pas mauvais pour autant. Au contraire, la force économique et culturelle de l'antiracisme américain a effectivement, chez nous aussi, fait

avancer le débat, et c'est une bonne chose. Mais si nous ne faisons pas attention au champ magnétique exercé par l'économie des médias, notre perspective sur le racisme aura tendance à se rétrécir. Chez nous, le problème ne porte pas sur les séquelles de l'esclavage, mais sur l'organisation de l'immigration. Ne nous faisons pas d'illusions : aucun réfugié afghan, aucune aide-soignante polonaise, aucune femme de ménage kosovare ne pourra jamais incarner la coolitude de *Black Lives Matter*. Ne perdons pas de vue que cette coolitude est une marque de fabrique devenue depuis longtemps un facteur de création de valeur dans le capitalisme mondial, et que ce mouvement a aussi ses propres séries sur Netflix. Du reste, cela vaut tout aussi bien pour le marché croissant des guides, livres et services traitant du racisme et de la diversité, très fortement influencé lui aussi par les Anglo-Américains. Comme l'expliquent Seraina Rohrer et Anisha Imhasly dans l'un des podcasts, nous pouvons y trouver de bonnes approches. Mais nos institutions publiques devraient se garder d'adopter la polarisation en noir et blanc qui marque les débats des États-Unis comme une pratique d'excellence en Suisse. Nous devrions également veiller à ce que certains groupes de personnes concernées et leurs points de vue ne soient pas condamnés au silence simplement parce qu'ils suscitent moins d'intérêt que d'autres sur les plans médiatique, culturel et économique, comme nous le rappelle l'épisode consacré au l'antitsiganisme. La hiérarchisation des victimes mène tout droit à une impasse, comme le soulignent également Asmaa Dehbi et Dina Wyler dans l'épisode sur l'antisémitisme et le racisme antimusulman. Une telle hiérarchisation favorise les verrouillages idéologiques et identitaires, soit la deuxième tendance problématique que je souhaite aborder.

2) Verrouillages idéologiques et identitaires

Par cette expression, j'entends le fait que l'antiracisme en vient à renforcer les divisions produites par le racisme au lieu de les réduire. Au-delà de la polarisation médiatique, nous ne devrions jamais oublier que la politique centrée sur l'identité a toujours été et sera toujours une affaire ambivalente. Il est certes important que les personnes concernées s'organisent et s'expriment sur la base de leur expérience collective de l'exclusion. Mais l'histoire nous a aussi appris que de tels collectifs peuvent basculer dans une dérive identitaire fondamentaliste, en particulier lorsque ces groupes, très hétérogènes et contradictoires, laissent des idéologues s'imposer comme leur porte-parole. Quand la politique identitaire devient une fin en soi, elle reproduit les divisions qui doivent être combattues. Exemple : la distinction entre « personnes blanches » et « personnes de couleur », récemment devenue populaire en Suisse. C'est précisément parce que la politique identitaire est toujours ambivalente et risquée que nous devons être très attentifs à la manière dont les catégories raciales sont utilisées dans la pratique antiraciste.

L'« essentialisme stratégique » reste rarement stratégique, surtout lorsqu'il devient « populaire ». Contrairement à une autre idée très répandue, le racisme inversé (*reverse racism*) est également possible. Par exemple, le fait de catégoriser des personnes comme « blanches » en fonction de la pigmentation de leur peau reproduit et renforce la pensée raciste. Ne nous faisons pas d'illusions : aucune injustice ne justifie une autre injustice, même si celle-ci semble justifiée aux yeux des personnes concernées et de militants sous le coup de l'émotion. Parler du « vieil homme blanc » comme de la dernière personnification de l'ennemi est aussi paresseux et politiquement incorrect que son contraire. Les parcours et les expériences individuels, l'origine sociale et les « privilèges » ne sont jamais facilement repérables à la simple pigmentation de la peau d'un individu. Pour personne. Si, dans la lutte contre le racisme, on en vient rapidement à cataloguer même les immigrés d'Europe du Sud

et de l'Est et les Juifs comme des « blancs privilégiés », nous avons effectivement un problème. En tant que scientifique, je suis préoccupé par un autre point qui favorise cette évolution : les notions scientifiques sont de plus en plus considérées comme des idéologies. Prenons la *critical whiteness* : du point de vue scientifique, il est tout à fait envisageable d'analyser le fait d'être blanc comme une dimension structurelle de l'inégalité sociale, y compris en Suisse dans une certaine mesure. Mais lorsque cette approche scientifique, qui repose sur de nombreux présupposés, est transformée en une idéologie ordinaire dans laquelle la « blanchitude » est associée à la couleur de peau des personnes, cela devient peu ragoûtant. De même, le fait d'utiliser le terme de « race » comme une catégorie d'analyse dans un cadre théorique très spécifique n'exclut pas que, dans l'usage courant, il puisse renforcer une pensée raciste dangereuse. Je fais ici allusion à ceux qui concluent de ces études scientifiques, en un soupir de satisfaction : « Ah ! On a bel et bien le droit d'employer le mot "race" ! » Ne vous méprenez pas : l'échange entre la science et le terrain est nécessaire, j'en suis convaincu et je le pratique également. Mais nous devons aussi parler des risques et des limites de l'exercice. Cela me fait mal de voir comment, dans le cadre de la recherche sur le racisme en Suisse, la démarche scientifique, le combat antiraciste et le fait de se sentir concerné se trouvent tout simplement court-circuités. Il faut se montrer plus attentif et toujours se demander qui joue quel rôle et à quel moment. C'est précisément parce que je porte moi-même ces différentes casquettes que j'ai conscience du fait que, si nous ne prêtons plus garde à faire une nette distinction entre savoir, expérience et politique, nous risquons de renforcer les verrouillages idéologiques et identitaires dans les débats. Autre exemple, le traitement de la théorie postcoloniale. Cette théorie a donné d'importantes impulsions à la lutte contre le racisme. Ainsi, nous savons aujourd'hui que certaines formes de racisme ne peuvent guère être comprises sans leur arrière-plan colonial.

Une réflexion prudente sur les répercussions de l'histoire coloniale est une chose, mais la fureur postcoloniale qui attribue une dette indélébile à « l'Occident » et à tous les « Blancs », et qui entend décoloniser tout ce qui est européen en est une autre : c'est une dérive fondamentaliste. L'histoire est plus complexe que cela. Ainsi, des ouvrières « blanches » ont également été exploitées dans des entreprises coloniales, par exemple en Suisse dans la filière du textile. De même, il se peut que des personnes qui militent aujourd'hui pour les droits des peuples autochtones soient issues de familles qui comptaient parmi l'élite de leur pays et qui ont historiquement coopéré avec les puissances coloniales, raison pour laquelle leurs aïeux ont émigré en Europe. L'histoire produit des contradictions, et tout ce qui a découlé de l'injustice du colonialisme n'est pas nécessairement une injustice : ainsi, la Suisse et l'Europe ne feraient pas partie aujourd'hui des régions les plus diversifiées du monde sur le plan ethnique sans les mouvements migratoires mondiaux consécutifs à l'histoire coloniale. À son tour, cette diversité est porteuse de nouvelles opportunités et d'un potentiel d'émancipation. De telles ambivalences, qui traversent aussi le thème de l'appropriation culturelle, sont insupportables pour les idéologies. Pourtant, les ambivalences et les contradictions sont bien plus proches de ce que vivent la plupart des gens, qu'ils aient ou non fait l'expérience du racisme, qu'ils soient ou non issus de l'immigration.

J'en viens au troisième point :

3) Moralisation de la vie quotidienne

Une autre notion issue de la recherche s'est répandue ces dernières années dans la sphère publique via les cercles antiracistes : celle de « racisme structurel ». Comme l'explique Vanessa Thompson dans le deuxième podcast, cet angle d'approche est très utile pour

comprendre le racisme comme un rapport social qui ne se réduit pas à la violence d'extrême droite ou aux préjugés individuels. Il permet de mieux identifier aussi bien les formes institutionnelles que les formes plus discrètes de discrimination et d'ostracisme au quotidien. Mais à mal interpréter cette approche théorique, on en fait un guide d'action et on arrive à la conclusion que toute thématization de l'altérité et de la différence ethnique, si circonscrite soit-elle, est en soi l'expression de la « grande » structure raciste en place, ce qui est faux. Force est alors de constater que la notion de racisme structurel devient, hélas, rapidement la théorie de tout et n'importe quoi. Or, en réalité, tout ne relève pas du racisme. Il est donc important de distinguer exactement les enjeux tels qu'ils se présentent, en différenciant le racisme, les questions de migration en tant que politique et les différences culturelles réelles. Il est en outre essentiel de garder le sens de la mesure. On parle de certaines agressions comme de micro-agressions parce qu'elles ont lieu à l'échelon « micro ». Mais si toujours plus de personnes estiment être en droit de considérer que des micro-causes peuvent « déclencher » en elles une macro-rage et qu'il est de leur devoir politique et moral de « révéler » la structure cachée du racisme et de débarrasser la vie quotidienne de tous les symptômes présumés du racisme structurel, les choses vont se compliquer. C'est pourtant ce que nous observons actuellement : il n'est pas rare que la critique du racisme soit mal comprise, parce que perçue comme une sorte de morale de substitution. Or, le souhait bien intentionné de vivre « bien » et de faire ce qui est politiquement correct, qui anime certains milieux sociaux, conduit à des effets contraires confinant à l'absurde, comme vouloir répondre à des questions du type : quelle musique est-il permis d'écouter, quels livres peut-on lire, quelle nourriture peut-on consommer, quels mots a-t-on le droit d'utiliser ? Faut-il préciser l'exploitation qu'en feront les médias ? À mon avis, il y a ici un énorme malentendu : l'analyse du racisme structurel n'a pas vocation à

donner des réponses morales et politiques. Or l'antiracisme moralisateur a précisément besoin de réponses claires. Laissons de côté les débats inqualifiables sur les rastas blancs. Il suffit de considérer la question : « D'où viens-tu ? », qui interroge l'origine des personnes. D'un point de vue analytique, ce type de question peut effectivement avoir des conséquences structurelles à grande échelle. Mais de là à dire que cette question est raciste en soi et en toutes circonstances – comme des militants l'ont effectivement affirmé lors de l'émission Arena sur la SRF, en marge des manifestations du mouvement *Black Lives Matter*... Le fait qu'elle puisse l'être dans un cas particulier ne dépend pas seulement de la situation, mais aussi du point de vue des personnes impliquées. Les situations sociales se prêtent généralement à des interprétations diverses. Il vaudrait mieux s'en tenir au bon sens des immigrés, souvent plus serein et nuancé que l'analyse universitaire du racisme mal digérée que font valoir les militants antiracistes.

Cela s'applique également au contenu des manuels scolaires, aux costumes de carnaval et à divers autres sujets régulièrement traités dans les médias. Comprenez-moi bien : notre société d'immigration est en pleine mutation, ce qui est en réalité une bonne chose. Cela va de pair avec l'émergence de conflits, même s'ils ne sont pas toujours agréables. Mais il n'est pas question que certains groupes de « personnes concernées » et de militants soient les seuls compétents pour interpréter les choses et que tous les autres doivent « s'y plier » et agir au doigt et à la baguette. En dehors des petits cercles, un tel antiracisme provoque des ripostes parfaitement compréhensibles. Ce dont nous avons bien plus besoin, c'est de discussions communes empreintes de prudence et de tolérance, et surtout ouvertes à ce qui peut en ressortir, et plus encore à l'hétérogénéité des opinions et à l'ambivalence des situations. Ce qui est déjà un sérieux défi. Mais qu'un camp, quel qu'il soit, prononce par avance un jugement politico-moral, la discussion devient impossible. L'indignation et la

sanction morales collectives à propos de situations quotidiennes sont inappropriées par nature, généralement contre-productives d'un point de vue politique, et tout simplement incapables de rallier une majorité. Les négociations et les compromis sont pénibles pour tous et personne ne peut se prévaloir d'un droit fondamental de ne pas être heurté dans sa sensibilité morale et politique. Une telle homogénéité ne peut s'imposer que dans de petits cercles culturels de la société – cercles qui ne sauraient être une référence pour l'ensemble de la société. Or le problème est que ces cercles, généralement urbains, sont aujourd'hui particulièrement suivis par les médias, en raison notamment de leur capital culturel, et qu'ils sont surreprésentés dans le débat public sur le racisme.

4) Effacement de la géopolitique

Le dernier point que je voudrais aborder concerne une tendance problématique qui me préoccupe beaucoup vu mes origines iraniennes, mais que l'antiracisme occulte fortement, hélas. J'aurais aimé, à vrai dire, que la série de podcasts y consacre un onzième épisode. À force de critiquer l'Occident, son héritage colonial raciste et son ethnocentrisme, nous sommes devenus aveugles aux mutations géopolitiques. Ni le monde ni l'Occident ne ressemblent à ce qu'ils étaient dans les années 1960/70. Des États postcoloniaux bien réels comme la Chine, l'Iran ou l'Arabie saoudite sont depuis longtemps des puissances mondiales. Le monde n'en est malheureusement pas forcément devenu meilleur. Il s'agit d'États autoritaires qui combattent activement les droits humains, la démocratie, la liberté et toute émancipation. L'accusation de racisme portée contre l'Occident n'y est pas seulement une idéologie d'État, mais elle fait depuis longtemps partie d'une stratégie géopolitique visant à délégitimer et à déstabiliser les sociétés démocratiques libres – alors que, dans le même temps, ces États oppriment brutalement leurs propres populations. Or, à

l'inverse, cela fait longtemps que les sociétés des anciennes puissances coloniales occidentales sont devenues, en raison de leur histoire coloniale, des pays d'immigration multiethniques qui examinent d'un regard critique cet héritage, y consacrant même des ressources étatiques, comme en attestent les 20 ans du SLR. Personne ne prétend que tout est parfait chez nous, mais ceux qui, à force de critiquer le racisme dans les démocraties occidentales, jettent le bébé avec l'eau du bain, devraient convenir qu'ils appliquent deux poids deux mesures et font le jeu, conscient ou non, de régimes autoritaires comme la Chine et l'Iran. Les pourfendeurs de la démocratie comme Poutine, Trump, Erdogan et d'autres rient de voir les démocraties libérales se déchirer autour de livres comme Winnetou et les Indiens en Allemagne, tandis que la géopolitique mondiale se réorganise. En Suisse, on se dispute sur l'interdiction de la burqa, alors que le guide suprême de la République islamique d'Iran condamne la révolte des femmes iraniennes contre l'obligation de porter le voile comme une forme de racisme antimusulman ; et un professeur de l'EPFZ qui critiquait l'État de surveillance chinois a dû, suite à des pressions de la Chine, s'excuser publiquement pour racisme anti-asiatique. Forts de ce constat, nous ne devrions pas occulter les implications géopolitiques de l'antiracisme. En réalité, il faut y regarder de près : aujourd'hui, les accusations de racisme peuvent servir à masquer de réelles différences culturelles et des conflits politiques portant sur des valeurs telles que les droits humains, l'égalité, la liberté et la démocratie. Ce phénomène touche également les communautés et diasporas immigrées, qui ne sont pas exemptes de ces conflits et contradictions et qui, par conséquent, ont une responsabilité particulière. Voilà pourquoi il est si important de faire preuve de discernement, y compris à propos de l'intégration, aujourd'hui si discréditée dans les discours antiracistes. Toute analyse des différences culturelles et des exigences posées en termes d'adaptation n'est pas nécessairement raciste. Une critique du racisme attentive aux

imbrications géopolitiques actuelles ne peut tout simplement pas se permettre d'opposer Occident et Sud, Blancs et non-Blancs, gens d'ici et migrants en désignant sans réflexion les premiers comme les agresseurs et les seconds comme les victimes.

Conclusion

Je conclus. En tant que scientifique, il est de mon devoir d'être critique, y compris lorsqu'il est de bon ton de ne pas l'être, par exemple à l'occasion d'un anniversaire. Mais c'est aussi comme sujet politique et personne ayant fait l'expérience du racisme dans sa propre chair que je parle ici : cet anniversaire est une bonne occasion, j'en suis convaincu, de hisser la critique du racisme à un niveau supérieur. Nous ne devrions pas craindre de nous confronter à nos propres contradictions, points aveugles et doubles standards. Nous devrions au contraire aiguïser notre regard et débusquer les formes idéologiques, moralisatrices, identitaires et anti-émancipatrices de l'antiracisme. J'ai la conviction que nous ne pourrons gagner que si nous développons une culture ouverte à la critique et à la controverse, qui mobilise les gens au lieu de durcir les fronts sur le plan idéologique. C'est pourquoi j'attends avec impatience les discussions d'aujourd'hui. Merci de votre attention !